

Jacques Sternberg

La boîte à guenilles



la petite vermillon

la petite vermillon

La boîte à guenilles

Jacques Sternberg

LA BOÎTE
À GUENILLES

Avant-propos d'Éric Vibart



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

Première publication : Éditions du Sablon, Bruxelles, 1945.

© Éditions de La Table Ronde, 2008.

www.editionslatableronde.fr

ISBN 978-2-7103-3089-9.

Avant-propos

Voici le récit autobiographique d'un jeune homme de vingt-deux ans, sorti des camps d'internement du sud de la France où les collaborateurs de Vichy l'ont emprisonné¹. Huit mois passés derrière les barbelés sous la menace d'un départ à tout moment vers Drancy, puis Auschwitz. Voici le texte d'un évadé absolu qui resta à jamais un fuyard chronique, le livre d'un auteur inclassable, rejetant toute étiquette, tout engagement qui aurait menacé d'entraver si peu que ce soit sa rage d'écrire.

Jacques Sternberg, précurseur de la science-fiction à la française, annonciateur de la libération sexuelle des années 1960, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, nouvelles, contes brefs, romans, scénarios, chroniques, connut des heures de gloire discontinues. Qu'on chante ses louanges ou qu'on l'assassine, il retournait invariablement à sa machine à écrire, cigarette au bec, pour y cracher des textes d'une lucidité glaçante, preuve la plus évidente de sa vitalité. Publiée en Belgique six mois

1. Voir également, en fin d'ouvrage, la chronologie (page 293) et la bibliographie (page 300) de Jacques Sternberg.

après la défaite nazie sous le pseudonyme de Jacques Bert, rééditée ici pour la première fois, La Boîte à guenilles est l'œuvre d'un rescapé qui refusa de brandir sa tragédie comme une oriflamme.

Avant les barbelés, pourtant, sa vie semblait légère. Belge d'origine juive, fils d'un diamantaire anversois, Jacques Sternberg, né en 1923, vécut une enfance choyée suivie d'une adolescence dilettante dans une grande maison bourgeoise. Une sœur plus jeune, Jacqueline, complète une famille laïque d'une honnête aisance, dont le père ne dissimule pas son athéisme. Le jeune Jacques, qui se décrira soixante ans plus tard comme un « garçon timide et craintif, rêveur et refoulé », rechigne à l'effort scolaire. Il lit mollement, préfère passer son temps sur les courts de tennis, ou à courir inlassablement la campagne à vélo. Lorsque les chars allemands déferlent en mai 1940, le lycéen de dix-sept ans filant vers Paris dans la Bugatti familiale s'avoue secrètement soulagé : ses examens de fin d'année ont été ajournés !

Si la découverte de Paris n'impressionne guère l'adolescent qui n'avait jamais dépassé Bruxelles et La Panne, celle du bassin d'Arcachon le marque davantage. Il y découvre la navigation à voile à bord d'embarcations légères, révélation qui, bien des années plus tard, le conduira à bâtir un mode de vie original sur d'inlassables ronds dans l'eau. D'Arcachon, la famille se rend après la défaite française en zone non

occupée, à Cannes, abri très relatif où, dès octobre 1940, s'appliquent les lois antijuives du gouvernement de Vichy. Les souvenirs que Jacques Sternberg conserve de cette période possèdent malgré tout les couleurs d'un été sans fin. Libéré de toute obligation, il se laisse porter par les événements, traînaille à vélo sur la côte, navigue, découvre la littérature policière, dévore Faulkner, Steinbeck et, en mai 1941, tombe amoureux fou d'une réfugiée plus jeune que lui qu'il soustrait à un rival. « Myriam, qui n'a pas encore seize ans, est déjà la jeune femme la plus radieuse, la plus gaie, la plus coquette, la plus tendrement garce et la plus amoureuse de l'amour que j'aurai jamais connue sur tout mon parcours de vie, témoigne-t-il dans Profession : mortel, fragments d'autobiographie (2001). Nous vivrons un premier amour aussi physique que sentimental jusqu'à son départ vers les États-Unis, et cette année de pleine guerre à son apogée ailleurs, je l'aurai vécue dans l'exaltation de nous griller au soleil de notre aventure avec comme fond de toile une succursale du paradis terrestre. [...] Je lui écrivais presque tous les jours pour lui dire mon amour tout en ironisant parallèlement sur mon malheur de ne pas être aimé. Ce fut mon premier besoin d'écrire, étonné d'avoir une si grande facilité de m'exprimer avec un maximum de simplicité et rien de larmoyant. »

De cet élan sans romantisme excessif naît en effet une rage d'écrire qui ne s'éteindra plus. Mais à l'été 1942, sauver sa peau devient plus essentiel que pleurer un amour perdu. Les premières rafles en zone non occu-

pée ont lieu fin août. Toute la famille passe en Espagne et se fait arrêter à Barcelone. L'écrivain témoigne d'un bref séjour à la prison de la préfecture avant que les autorités espagnoles le remettent à la police de Vichy. Auparavant, il a appris le sort qui l'attend par un compagnon de cellule, agent de renseignements britannique : « Si un jour tu vas jusqu'au train qui doit t'expédier en Allemagne, tu n'as pas une chance sur mille de revenir vivant de là-bas. Alors, risque plutôt une balle dans la peau avant de te laisser embarquer. » Voici donc le récit d'un homme devenu adulte entre quatre murs, plus sûrement qu'allongé contre le corps d'une adolescente rencontrée un an plus tôt.

Jacques Sternberg sera interné aux camps de Rivesaltes puis de Gurs, « centres d'hébergement » construits à l'origine pour accueillir les combattants des Brigades internationales et de l'armée républicaine espagnole après la victoire franquiste. Insalubres, gérés par la seule administration française, ces camps de la honte furent pour des milliers de juifs, « hébergés », « indésirables » et autres « étrangers en surnombre dans l'économie française », la première étape vers l'extermination. Édifié sur une lande argileuse se muant en bourbier à la première pluie, le camp de Gurs, où Jacques Sternberg subira son plus long séjour, est alors une véritable ville. D'une étendue de soixante-seize hectares, cet ensemble carcéral compte plus de quatre cents baraques en bois aux toits recouverts de carton bitumé : treize îlots de trente baraques chacun disposés de part et d'autre d'une allée centrale asphaltée de deux kilomètres, surnommée

« l'avenue Moche » par les détenus français. Un réseau de barbelés entoure chaque îlot et ceinture l'ensemble du camp. À une quinzaine de kilomètres d'Oloron-Sainte-Marie, Gurs, par sa capacité d'accueil de 18500 internés, est alors, par ordre de population, la troisième agglomération du département des Pyrénées-Atlantiques après Pau et Bayonne !

Jacques Sternberg mesure d'emblée à quel point la facilité de sa vie passée l'a mal préparé à survivre. Plusieurs miracles, malgré tout, lui permettront d'en réchapper. Dans La Boîte à guenilles, ces coups d'épaules qui changèrent sa destinée d'« insecte du hasard » sont énoncés d'un ton égal au reste du récit, d'un laconisme rigide. Un geste isolé qui sauve du massacre ne justifie aucun remerciement, ne rachète rien, bien au contraire : « Je ressens une certaine honte d'avoir survécu, confiera l'écrivain au soir de son existence, une honte secrète qui me restera toujours dans la gorge tout au long de ma vie. »

Jacques Sternberg aurait pu légitimement revendiquer un titre de résistant, de juif combattant, en arguant de son évasion, de ses mois de clandestinité et de son passage ultérieur dans un maquis du Cantal. Il se complut à se déclarer fourvoyé, égoïste, insoucieux d'agir pour le bien commun, ayant déposé les armes avant même la fin de la guerre pour sauver lâchement sa peau. À l'automne 1944, sa mitrailleuse remise à son chef de groupe, il se rend dans Paris libéré puis rallie Bruxelles dans une Jeep de l'armée américaine. Là, alors que les combats font encore rage plus à l'est, il

s'attable, dévasté, et débute pour lui-même la relation tendue à l'extrême d'une expérience inhumaine. La paix revenue — celle des militaires, en aucun cas la sienne —, il signe d'un nom d'emprunt, publie et laisse le temps recouvrir un livre sur lequel il ne reviendra jamais.

Dernier ouvrage d'un cycle de trois publications signées Jacques Bert et publiées en 1944 et 1945, La Boîte à guenilles est le plus abouti, le premier livre véritable de Jacques Sternberg. Nerveux, débarrassé de tout effet de style, le récit est soumis à un principe narratif exclusif consistant à isoler chaque phrase ou bref groupe de phrases par de constants retours à la ligne. L'imparable efficacité de ce procédé donne au texte un rythme oppressé, tranchant, appuyé sur une dynamique constamment relancée. Aucune habileté rhétorique apparente, pas un gramme de pathos, aucun pittoresque, pas une larme, Jacques Sternberg livre un texte nettoyé à fond, récuré jusqu'à l'os de toute parcelle d'espoir.

Œuvre d'un tout jeune homme, La Boîte à guenilles appartient déjà au Sternberg de la maturité. Satiriste désespéré qui exprimera une communauté d'esprit avec les dessins de Topor et les maximes de Cioran, l'auteur est déjà en possession d'un sens de la formule meurtrière et des thèmes créateurs d'une œuvre à venir. Ainsi, d'un enfermement qui le projeta hors d'un temps ordinaire, l'écrivain conservera une fascination terrifiée pour l'arbitraire et les chronologies déshumanisées, axes obsédants de son œuvre.

Maintes fois pressé par ses multiples éditeurs de livrer l'histoire de sa guerre, Jacques Sternberg, à l'inspiration pourtant très autobiographique, s'y refusa toujours, se gardant de révéler à ses interlocuteurs l'existence de La Boîte à guenilles qui n'apparaissait dans aucune de ses bibliographies. « On s'est souvent étonné de mon silence dans mes livres sur mes années de guerre qui paraissait, aux yeux des éditeurs ou lecteurs éventuels, un plat de choix, confie-t-il dans Profession : mortel. [...] On trouvait ces aventures d'un paniqué plus intéressantes que les avatars d'un écrivain relativement maudit, plus commerciales surtout. Raison pour laquelle j'ai toujours refusé de les écrire : j'étais allergique à l'idée de gagner de l'argent sur ma survie pendant la guerre alors que mon père y avait perdu la vie de façon atroce. Cela me paraissait d'autant plus inacceptable que je savais combien ce genre de récit d'épouvante fascine le grand public. »

La Boîte à guenilles est moins fascinante qu'insoutenable. Comme Georges Hyvernaud, Raymond Guérin, Robert Antelme, Primo Levi, d'autres encore, Jacques Sternberg est allé au fond de la nature humaine acculée au pire. Qui peut prétendre qu'on guérisse un jour d'une telle expérience ? L'auteur laisse échapper sa réponse :

« Depuis le jour où, dans un baraquement de Gurs [...] j'ai vu des hommes boucler leur dernier bagage pour partir vers la mort, des hommes qui me valaient cent fois, professeurs autrichiens, lettrés polonais, chercheurs tchèques, intellectuels allemands uniquement con-

damnés à mort parce que marqués par l'estampille de JUIF [...] ; depuis ce jour d'hiver, je n'ai plus jamais, en aucune circonstance, mis en doute la méfiance dégoûtée que je nourris à l'égard de l'homme qui ne m'aura inspiré, dans l'ensemble, que de la hargne, du mépris et de la révolte, à peine la pitié que l'on peut éprouver pour un malade pervers. J'aurai toujours gardé la conscience de survivre par miracle dans un monde de tueurs et de sadiques, de fous furieux et de malades de la violence, de névrosés de l'ambition à n'importe quel prix, surtout s'il s'agit du prix réduit d'une autre vie humaine. »

Témoignage sur ce que furent les camps du sud de la France, antichambres de la déportation, La Boîte à guenilles est un récit tronqué. La réalité fut pire. Arrêté à Barcelone avec toute sa famille, c'est avec sa sœur et ses parents que Jacques Sternberg fut interné aux camps de Rivesaltes et Gurs. Sa sœur, extraite de derrière les barbelés pour devenir monitrice dans un home d'enfants israélites, puis sa mère, malade et libérée grâce à une intervention extérieure, se regroupèrent dans le Cantal, à Vic-sur-Cère, et en réchappèrent. Quant à son père, détenu à Gurs dans des conditions sur lesquelles Jacques Sternberg se refusa toujours, même en privé, à fournir le moindre détail — étaient-ils dans le même îlot, la même baraque ? —, il ne put échapper au transfert vers Drancy ni au camp d'extermination de Maïdanek. Premier dédicataire du livre, ce père très aimé est absent du récit. En parler eût été insurmontable.

« Il est bon qu'une nation puisse regarder fixement sa part de honte », fit observer Robert Badinter à propos

du camp de Gurs. Au-delà du témoignage historique sur une tragédie consubstantielle à notre histoire, La Boîte à guenilles, qui revient aujourd'hui, tel un inédit, s'inscrire dans l'œuvre de son auteur, l'éclaire d'un jour terrible. Jacques Sternberg l'a écrit comme il voulut toujours écrire : avec son sang.

Éric Vibart.

Je dédie ce livre :

À mon père déporté en Allemagne, un
soir d'hiver ;

À tous ceux qui ne reviendront pas ;

À tous ceux qui reviennent marqués et
rongés ;

À tous ceux promis à cette mort de
Silésie et qui ont réussi l'Évasion ;

Au peuple juif, aux communistes, aux
réfractaires, aux résistants, à tous ceux
qui ont eu le courage de vivre cette guerre
au lieu de s'y soumettre.

« Je vous bâtirai un monde avec des
loques, moi. »

(Henri Michaux.)

- Dictionnaire des idées revues*, Paris, Denoël, 1985.
- Les Pensées*, Paris, Le Cherche Midi, coll. Les Pensées, 1986.
- 188 contes à régler*, ill. de Roland Topor, Paris, Denoël, coll. Présence du futur, 1988.
- Le Shlemihl*, roman, Paris, Julliard, 1989.
- Histoires à dormir sans vous*, Paris, Denoël, 1990.
- Histoires à mourir de vous*, Paris, Denoël, 1991.
- Contes griffus*, Paris, Denoël, 1993.
- Dieu, moi et les autres*, contes, Paris, Denoël, 1995.
- Si loin de nulle part*, Paris, Les Belles Lettres, coll. Le Cabinet noir, 1998.
- Œuvres choisies*, Tournai, La Renaissance du Livre, coll. Les Maîtres de l'imaginaire, 2001.
- Profession : mortel*, fragments d'autobiographie, Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- 300 contes pour solde de tout compte*, Paris, Manitoba-Les Belles Lettres, coll. Le Grand Cabinet noir, 2002.

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Darantier (Quetigny)
en octobre 2008 pour le compte des
Éditions de La Table Ronde.*

Dépôt légal : octobre 2008.

N° d'édition : 161201.

N° d'impression :

Imprimé en France.